

Journée de rentrée ED 270

Jean-Jacques Rousseau. 9 novembre 2012

« Remarques sur la rationalité de la théologie ».

Chers doctorants,

Il m'a été demandé, comme à Monsieur Vallin, d'évoquer devant vous la question de la rationalité de la théologie. Nous étions convenu, M. Vallin et moi-même, de présenter des propos différenciés. Il me revient de poser quelques jalons relatifs à la question de la rationalité de la théologie ; M. Vallin se saisissant quant à lui de la question de la rationalité dans une thèse de théologie.

Mon propos se fera en trois temps : le premier temps propose une définition de travail de la théologie ; le deuxième temps tente d'articuler les notions de scientificité, de réflexivité et de rationalité dans la théologie ; dans le troisième temps je proposerai enfin des remarques d'ordre méthodologique en rapport avec la recherche doctorale.

1. La théologie : une définition de travail.

J'aimerais prendre pour point de départ une modeste définition de la théologie, que je vous propose à titre de base de travail : *la théologie est un discours réfléchi sur Dieu adossé à une tradition religieuse*. Pour expliciter cette définition sommaire, je dirais qu'il n'y a jamais de théologie tout court, il y a une théologie chrétienne, une théologie juive, une théologie musulmane. À l'intérieur de chacune de ces traditions religieuses, on privilégie chaque fois un texte saint particulier¹. Et bien sûr, la tradition théologique chrétienne se voit elle-même spécifiée : théologie catholique, ou protestante, ou orthodoxe. Il faut souligner le fait que la théologie suppose la reconnaissance d'une révélation de Dieu antérieure à la constitution de tout discours ordonné sur Dieu. Comme le notait Roger Mehl, dans son *Que-sais-je ?* intitulé *La théologie protestante*, pour le théologien, c'est parce que Dieu a parlé qu'il y a une théologie. Je cite Roger Mehl : « la possibilité même de la théologie repose sur le fait que cette Parole [de Dieu] a une intelligibilité pour l'homme »². Évoquer comme le fait Roger Mehl la « Parole de Dieu » dans une définition de la théologie, c'est relier la nature du discours théologique à **l'intention confessante** des textes religieux. Cette intention confessante est à l'œuvre dans les textes saints reçus dans une tradition donnée, elle est à l'œuvre encore – mais de façons très différentes selon les institutions, les lieux et les personnes – dans le travail théologique proprement dit.

Pour bien me faire comprendre, je dirai que l'intention confessante est présente à deux niveaux dans le travail théologique : elle est présente dans les textes et les faits religieux, de

¹ Dans ce qui suit, le terme « tradition » ne renvoie pas à une autorité indiscutable, autoritaire (la « Tradition »

² R. Mehl, *La Théologie protestante*, Paris, P.U.F., 1966, 1983 (*Que-sais-je ?* n° 1230), p. 10.

sorte qu'il faut dire que celui qui voudrait en faire abstraction, méconnaîtrait totalement le sens de ces textes et de ces faits. Pour cette raison, les sciences des religions ne peuvent pas davantage ignorer cette intention confessante : qui veut comprendre un fait religieux doit l'appréhender « en imagination en sympathie », comme disait Ricœur. L'intention confessante apparaît une seconde fois, selon des modalités qui, je le disais, sont très variées : l'intention théologique est bien plus manifeste, elle fait l'objet de bien plus d'attention, dans la théologie systématique, dans la théologie pratique et dans l'exégèse que dans l'histoire du christianisme ou la philosophie de la religion³. Et pourtant ce sont les champs disciplinaires (champ biblique, historique, systématique et pratique) pris ensemble qui forment le discours théologique ; c'est cet ensemble qu'il faut maintenir uni, malgré les disparités disciplinaires, parce qu'il témoigne du souci de l'unité du théologique et du souci de former des théologiens complets – des théologiens au sens strict du terme.

2. Scientificité, réflexivité et rationalité.

Cette intention confessante dont la théologie doit rendre compte ne diminue en rien **la scientificité des méthodes** mises en œuvre dans l'ensemble du champ théologique. Vous le savez bien, chers doctorants qui êtes passés le plus souvent par les différentes étapes de la formation universitaire théologique, la scientificité des méthodes employées en théologie pour mettre à jour le sens des textes, des faits et des pratiques n'est en rien inférieure à celle mise en œuvre dans les autres sciences humaines. Ce sont les mêmes méthodes paléographiques, pour ne prendre que cet exemple, qui sont employées en histoire du christianisme ancien ou en histoire romaine. Simplement parce que les données sur lesquelles se penche le théologien sont tout autant objectives que celles du géographe ou de l'archéologue, et qu'elles se prêtent tout autant à l'analyse scientifique. Le soupçon selon lequel un chercheur qui se reconnaît en dette vis-à-vis d'une tradition théologique serait plus partial qu'un autre ne résiste pas à l'examen : l'exigence de distanciation critique requise par toute approche scientifique imprègne depuis longtemps déjà les travaux des théologiens. La **réflexivité**, c'est-à-dire la capacité de la pensée à revenir sur elle-même, à se prendre elle-même pour objet, est une ressource de la raison ; elle est présente dans toute activité rationnelle digne de ce nom.

L'importance de cette **réflexivité**, de cette capacité du discours à se saisir de lui-même est encore plus grande dans le cas de la théologie, me semble-t-il. Certes, je dois toujours prendre attention à ce que je fais lorsque je pense, que je sois astrophysicien ou sociologue. Même l'astrophysicien doit penser à sa façon d'appréhender son objet, car c'est selon la façon de chercher cet objet qu'il se montrera. Mais la posture de l'astrophysicien a ceci d'avantageux qu'il peut proposer à n'importe qui, idéalement, de vérifier lui-même les applications de ses théories astrophysiques : un autre pourra confirmer ou falsifier, au sens de Popper, sa théorie. Le réel oblige l'astrophysicien, à travers les lois qu'il peut en déduire.

³ Je vous renvoie, à cet égard, au volume *Théologie et sciences des religions en débat* (Hommage à Gilbert Vincent), paru en 2009 aux PUS.

L'astrophysicien ne crée pas son objet, même si l'on considère qu'il crée les théories lui permettant d'appréhender des phénomènes qui échappent à toute observation directe. Le théologien, lui non plus, ne dispose pas de son objet ; lui non plus ne l'a pas créé. Le théologien se doit à un certain réel, un réel qui l'oblige et dont il ne peut pas, ne doit pas s'affranchir.

Et pourtant, l'objectivité de son objet n'est pas la même que celle de l'astrophysicien ! Le théologien André Dumas, dans un article paru dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* (« De l'objectivité de Dieu », 1966), affirmait que le théologien devra toujours tenir Dieu pour objectif, faute de quoi il sombre dans le subjectivisme et l'anthropocentrisme ; il doit affirmer que Dieu reste objectif, *mais* tout en s'opposant à l'idée d'une connaissance rationnelle objective. Pour Dumas, Dieu n'est objectivement connu que par la foi qui le découvre à l'œuvre parmi les hommes. Dumas peut ainsi écrire : « On ne rend pas compte de la spécificité biblique de Dieu en l'objectivant en dehors de son interpellation constituante, en parlant de son 'en-soi' séparé de son 'pour-nous'. »⁴

Encore une fois, la théologie ne crée pas plus son objet qu'aucune autre science, mais elle ne peut pas y renvoyer en dehors de son propre discours. Elle trouve cet objet dans les textes et les traditions qui l'ont déjà nommé, de façons d'ailleurs irrémédiablement plurielles. Dans le discours de l'astrophysicien, réflexivité, scientificité et rationalité se recouvrent. Ce n'est pas le cas dans le champ théologique, où ces notions se recourent sans se recouvrir tout à fait. Je dirais, par contraste avec l'approche des sciences dites « dures », qu'il y a bien une rationalité théologique, mais que le théologien, lui, ne peut pas désigner le Dieu auquel son discours renvoie indépendamment des symboles et des textes qui fondent ce même discours. Scientificité, ici, ne signifie pas possibilité de vérification et de falsification. La parole sur Dieu reste parole à partir de la Parole de Dieu. On peut dire que la théologie est un discours *rationnel* sur Dieu, si l'on ajoute que ce discours s'appuie sur une interprétation de la Parole de Dieu : la rationalité théologique est donc une *rationalité herméneutique*. Quand elle se prend elle-même pour objet, quand elle met en œuvre cette réflexivité propre à toute approche méthodique, la théologie découvre et redécouvre sans cesse sa spécificité : être de part en part liée à l'interprétation des textes religieux fondateurs.

Et pourtant : la tâche de dire Dieu aujourd'hui risque toujours de s'oublier comme dire fondé sur la reconnaissance d'une Parole venant de Dieu, pour se poser en savoir absolu. Le premier Barth avait une conscience aiguë de cette aporie théologique. Dans un texte de 1922, « La parole de Dieu, tâche de la théologie », il remarquait l'aporie : « nous [...] ne pouvons éviter d'offrir aux hommes et de nous offrir à nous-mêmes » un discours sur Dieu « *comme s'il s'agissait de la réalité elle-même, de la chose* »... alors que nous n'avons nous-mêmes accès à Dieu qu'à travers les Écritures qui l'ont nommé !

J'emprunterai à Paul Tillich, plus particulièrement à son ouvrage *La Dimension oubliée*, une remarque sur le caractère symbolique des discours bibliques, qui détermine la dimension herméneutique de la théologie : « tout symbole, écrit-il, dévoile un secteur de la

⁴ A. Dumas, « De l'objectivité de Dieu », *RHPR* 46, 1966/4, p. 320.

réalité qui est inaccessible à une manière non symbolique de s'exprimer »⁵. Je note en passant que l'herméneutique philosophique, celle de Gadamer ou de Ricœur, ne dit pas autre chose. Les symboles bibliques, tels que l'Exode, sont lourds de sens, mais ce à quoi ce sens renvoie (la référence) n'est accessible qu'à travers ces symboles. Tillich révoque la question demandant si les symboles sont 'uniquement symboliques' ; il dit avec force : « le littéral n'est pas plus, mais moins que le symbolique. Quand nous parlons des dimensions d'une réalité que nous ne pouvons atteindre d'aucune autre manière que par les symboles, alors les symboles sont nécessaires et seuls adéquats et l'expression 'uniquement symbolique' est fausse »⁶.

La constitution herméneutique de la théologie est fondamentale, parce que le discours religieux qu'elle reprend et prolonge est un discours symbolique, c'est-à-dire un discours dans lequel le symbole *donne* la réalité qu'il désigne. L'oubli de la *médiation* du discours symbolique constitue, pour le discours théologique, une tentation particulièrement lourde de conséquence, puisqu'elle conduit à négliger la distinction entre le témoignage et ce sur quoi il porte. Cela revient surtout à mépriser la constitution herméneutique de la foi chrétienne, celle-là même qui fonde la tâche de la théologie. L'intelligence de la foi demeure une intelligence des textes, et non des réalités divines elles-mêmes et directement. Cette intelligence sollicite une interprétation contrôlée, réglée par le recours permanent (au sein d'une communauté de lecture) à l'Écriture. C'est là seulement, c'est là surtout que réside la *scientificité* des procédures méthodiques par lesquelles le théologien s'assure de l'objectivité du sens des textes. Ces textes invitent à l'écoute, indubitablement. Ils forment à l'égard du lecteur – tout lecteur – une adresse vibrante. « Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! », lit-on en Marc, 4, 9. Mais qu'il entende quoi au juste ? C'est à l'étude inlassable du sens des textes – ceux de la tradition biblique, ceux issus des premiers temps de l'Église, de son histoire ultérieure – que le théologien, selon son champ disciplinaire particulier, se consacre.

3. Remarques d'ordre méthodologique.

J'aimerais maintenant tirer quelques remarques d'ordre méthodologique de ce qui précède.

Dire que le travail du théologien se situe à l'intérieur d'une tradition constitue un appel à la fidélité créatrice, et non à la répétition de la tradition. Du reste, qui voudrait rendre hommage à la tradition en répétant les termes mêmes qui s'y transmettent se méprendrait et ne lui rendrait guère hommage : la tradition vit du déplacement des questions et des réponses qui s'y déploient. Tout se passe comme si les textes venus du passé constituaient des réponses à des questions qu'il nous revient de poser, aujourd'hui, dans les circonstances particulières

⁵ P. Tillich, *La dimension oubliée* (traduction H. Rochais), Paris, Desclée de Brouwer, 1969, p. 84.

⁶ *Ibid.*, p. 95. [D'autre part, il faut avoir conscience du fait que « parce qu'en tant que symboles ils participent à ce qu'ils suggèrent, la raison humaine les met à la place de ce qu'ils doivent suggérer et en fait des absolus. Au même instant, ils deviennent des idoles » (p. 89)].

de notre situation historique et spirituelle. Ces réponses ne sont accessibles qu'à ceux qui questionnent : ne pas questionner, c'est ne faire honneur ni aux textes, ni à notre intelligence, à notre désir d'y voir clair. Chers doctorants, celui qui refuse son rôle d'interprète n'est pas à la hauteur de ce qui est en jeu dans la tradition qui porte jusqu'à nous les textes. Il vous revient d'assumer votre responsabilité d'interprète. René Heyer a dit un jour, lors d'une journée de l'ED, ces mots qui ont marqué le doctorant que j'étais alors : la thèse est une énième invitation à grandir. Interpréter, c'est accepter de grandir.

L'interprétation a bien sûr besoin de garde-fous : interpréter n'est pas inventer, mais s'essayer à dire aujourd'hui le sens d'un texte, d'un énoncé de foi, d'un fait historique, d'une pratique religieuse. Le texte n'est pas un prétexte à mon discours ; c'est lui que je veux comprendre, le plus objectivement possible. Les différents outils scientifiques dont disposent les disciplines qui forment le champ théologique, de l'exégèse à la sociologie, sont là pour permettre à vos lecteurs de vérifier votre compréhension des textes, faits et pratiques qui constituent vos objets. Vous le savez, tout commence par la constitution de votre champ de recherche, dans le respect scrupuleux des règles élémentaires de l'étude universitaire :

- priorité des sources sur les commentaires
- lectures intégrales des corpus étudiés pour une connaissance de première main
- lecture guidée par un petit nombre d'hypothèse de recherche
- prise en compte des meilleurs commentaires, ainsi que des plus récents : la recherche se pratique à l'intérieur d'une communauté de pensée et d'étude
- vérification régulière de la pertinence de la problématique au regard de cette lecture
- construction d'un plan permettant de développer cette problématique dans une argumentation consciente d'elle-même,
- écriture régulière, faisant l'objet à intervalles eux aussi régulier d'une présentation devant le directeur de votre thèse.

Le propre de toute méthode fructueuse, c'est d'avoir été construite en rapport avec un objet d'étude déterminé : il n'y a pas de méthodologie de la méthodologie ; il n'y a que des méthodes par lesquelles les doctorants ont tenté de cerner leur objet spécifique selon une approche appropriée.

Le caractère disciplinaire reprend ici le dessus : la recherche doit d'abord se mouvoir à l'intérieur des règles en usage dans le champ (exégétique, historique, etc.) défini. Vouloir mêler plusieurs méthodes, plusieurs disciplines, c'est – sauf génie – courir le risque de n'être fidèle à aucune. Il faut d'abord maîtriser une méthode disciplinaire pour être ensuite, si on le souhaite, en mesure de pratiquer l'interdisciplinarité, c'est-à-dire la capacité à manier plusieurs méthodes et à mettre en rapport des types distincts de disciplines sur un même objet.

On cherchera notamment à prendre connaissance des approches extérieures à la théologie, relevant des autres sciences humaines : il ne faut pas hésiter à passer dans vos lectures de la théologie à l'analyse littéraire, à la sociologie, à la philosophie. Banalisez le passage du théologique au non-théologique, circulez entre les discours : c'est un service à

rendre à la théologie comme à l'ensemble des sciences humaines.

Dans le même temps, dans la mesure où, comme je le disais, les différentes disciplines ne mettent pas en œuvre, à l'intérieur du champ théologique, exactement la même capacité à manifester une intention théologique, on sera attentif à toutes les possibilités de quitter la spécialisation (exégétique, historique, philosophique) pour risquer un propos délibérément théologique : la théologie, là encore, sortira renforcée si à partir d'une étude historique ou exégétique l'on cherche à énoncer des remarques susceptibles de renouveler le questionnement théologique dans son ensemble. Encore une fois, il faut banaliser le passage du théologique au non-théologique, et banaliser aussi le passage entre champs disciplinaires. Mais tout cela n'est possible que si vous êtes capables de rendre justice à votre champ théologique propre. Il faut se mouvoir dans un champ propre, un espace que l'on s'approprie, un espace dont on veut connaître l'étendue, et les limites, pour apprécier aussi de se risquer sur les zones frontières, les zones d'échanges qui le séparent des autres champs.

J'aimerais citer, pour vous inviter à l'exploration tant de votre propre tradition théologique, que des autres traditions discursives, un propos du poète Hölderlin : « ce qui est propre doit être aussi bien appris que ce qui est étranger »⁷.

D. Frey.

⁷ Cité par Ricœur dans « Le paradigme de la traduction », *Le Juste 2*, Paris, Éditions Esprit, 2001, p. 134.